« *My way is to begin with the beginning* », j'ai pour habitude de commencer par le commencement, disait lord Byron. Et si quelqu'un savait ce qu'il convenait à un Anglais distingué, c'était bien lui.

En fin de compte, toutes mes histoires commencent par le fait que je suis né à Budapest et que je n'ai pas tardé à porter le nom qui est toujours le mien : János Bátky. Mais à l'époque, je ne le savais pas encore.

Par souci de brièveté, je passerai sur les événements qui ont eu lieu entre ma naissance et ma rencontre avec le comte de Gwynedd, durant quelque trente-deux ans dont une guerre mondiale, car le héros de cette histoire extraordinaire ce n'est pas moi, c'est lui.

Je reviens sur notre première rencontre. Vers la fin de la saison mondaine, au début de l'été, je me trouvais à une soirée chez lady Malmsbury-Croft. Cette dame était ma bienfaitrice depuis que j'avais été le secrétaire scientifique de Donald Campbell. Ma profession consiste en effet à me mettre à la disposition des Anglais d'un certain âge qui se sont mis en tête de se livrer à une activité intellectuelle. Mais je ne vis pas que de cela. J'ai une petite fortune qui me vient de ma mère et me permet de vivre modestement dans le pays de mon choix. Depuis de nombreuses années, ma patrie d'adoption est l'Angleterre. J'adore la noblesse du paysage anglais.

Au cours de la soirée, la maîtresse de maison me prit par le bras et me fit naviguer vers un monsieur de grande taille, à la physionomie extraordinaire et aux cheveux blancs, qui souriait silencieusement au fond d'un fauteuil.

– Comte, dit-elle, ce monsieur est János Bátky, il s'occupe d'insectivores anglais du Moyen Âge ou de batteuses italiennes antiques, je ne me rappelle plus exactement. En tout cas, quelque chose qui vous intéresse beaucoup.

Sur ce, elle nous laissa.

Durant quelques instants, nous nous sourîmes avec bienveillance. Le comte avait une physionomie extrêmement attirante. On voit souvent ce genre de tête sur la page de garde de livres anciens, avec une couronne de lauriers. Mais on n'en fait plus de nos jours.

En même temps, j'étais terriblement gêné, parce qu'il me semblait que l'imprécision avec laquelle la noble lady m'avait présenté pouvait lui donner de ma personne une image assez cocasse.

– Vous ne m'en voudrez pas, dit enfin le comte, si je me permets de vous demander ce que voulait dire au juste notre maîtresse de maison ?

– Milord, le plus triste est qu'elle avait raison jusqu'à un certain point. Je suis docteur ès lettres, savant en sciences superflues, et je m'occupe de tout ce qui ne viendrait pas à l'esprit d'un honnête homme.

Par ce bon mot, je voulais éviter d'aborder un thème plus sérieux, par exemple ce dont je m'occupais. Je savais bien que les Anglais prennent très mal qu'on manifestât de l'intérêt pour les questions intellectuelles.

Mais le comte eut un drôle de sourire.

– Je vous en prie, vous pouvez parler sérieusement avec moi. Je ne suis pas anglais. Je suis gallois et c'est, disons, à cinquante pour cent comme si j'étais un continental. Un Anglais ne vous demanderait jamais ce que vous faites dans la vie, ce ne serait pas convenable. Mais

moi, par fierté intellectuelle, je tiens à vous poser cette question.

Il avait l'air si intelligent que je lui dis la vérité.

– En ce moment, je m'intéresse aux mystiques anglais du XVIIe siècle.

– Vraiment ? s'écria le comte. Alors lady Malmsbury-Croft a encore miraculeusement mis dans le mille. Comme toujours. Lorsqu'elle place côte à côte deux messieurs en pensant qu'ils étaient ensemble à Eton, vous pouvez être sûr que l'un est allemand et l'autre japonais mais qu'ils sont tous deux spécialistes des timbres libériens.

– Alors vous vous occupez aussi de ce sujet, milord ?

– S'occuper est beaucoup dire dans notre île. Vous autres menez des études, nous, nous n'avons que des violons d'Ingres. Je m'intéresse aux mystiques anglais comme un général à la retraite qui se met à l'histoire de sa famille. Parce que, chez nous, le mysticisme fait en quelque sorte partie de l'histoire familiale. Mais dites-moi, docteur, le mysticisme est une notion très vaste. Il vous intéresse en tant que phénomène religieux ?

– Non, cet aspect ne m'inspire pas beaucoup. Ce qui m'intéresse dans le mysticisme, c'est ce qu'on désigne généralement comme mystique : les chimères et les opérations mystérieuses par lesquelles les anciens cherchaient à se rendre maîtres de la nature. Les faiseurs d'or, le secret de l'homoncule, la panacée, le pouvoir des minéraux et des amulettes. La philosophie de la nature de Fludd, qui démontre l'existence de Dieu à partir de son baromètre.

– Fludd ? Le comte leva brusquement la tête. On ne peut pas citer Fludd en même temps que tous ces fous. Fludd, monsieur, a écrit beaucoup d'inepties parce qu'il voulait expliquer des choses inexplicables à son époque. Mais, pour l'essentiel, il en savait bien plus sur l'essence des choses que nos savants contemporains qui ne rient même plus de ses théories. J'ignore quel est votre avis,

mais aujourd'hui nous avons une grande connaissance de menus détails de la nature ; à l'époque, les hommes en savaient plus sur l'ensemble. Sur ces grands enchaînements que l'on ne peut pas découper et peser comme du jambon.

Ses yeux étaient plus vifs qu'il n'est généralement permis dans l'Angleterre disciplinée. Ce sujet devait être pour lui le sujet des sujets.

Puis il sourit d'un air confus et dit, d'un ton désinvolte :

– Oui, Fludd est mon violon d'Ingres.

À ce moment, une charmante jeune femme intervint et débita des sottises pendant un bon moment. Le comte se prêta galamment au jeu. J'étais assis sur des charbons ardents, j'aurais voulu continuer notre conversation. Rien au monde ne m'intéresse autant que le rapport émotionnel entre une personne et quelque chose d'abstrait : savoir pourquoi monsieur X est un anglican fervent et pourquoi mademoiselle Y s'intéresse aux gastéropodes. Tout aussi palpitante était la question de savoir pourquoi le comte s'intéressait à Robert Fludd, ce médecin et magicien si lointain, si bien mort et enterré, et oublié à juste titre.

Mais lady Malmsbury-Croft me remit le grappin dessus, et cette fois, elle manqua vraiment sa cible. Elle me conduisit à une dame très distinguée, une beauté antique qui m'interrogea sur la protection des animaux en Roumanie. J'eus beau protester, elle voulait me faire plaisir et me raconta ses expériences épouvantables dans le domaine canin lors de son dernier voyage en Arménie. Il s'avéra que de nombreux chiens n'avaient même pas de maître et vivaient de ce qu'ils trouvaient.

Par bonheur, un de mes amis, Fred Walker, se trouva soudain devant moi, tenant par le bras un jeune homme bien coiffé. Il fit s'asseoir le jeune homme à côté de la dame tandis qu'il me faisait me lever et m'emmenait. La vieille dame ne remarqua pas le changement.

– Qui est ce comte ? demandai-je à Fred.